

**« Hommage aux morts de la France combattante »  
Pierre Brossolette Albert Hall, Londres, 18 juin 1943**

AN 72 AJ 2215

**Guillaume Piketty  
Directeur de recherches au Centre d'histoire de Sciences Po**

**Analyse**

En rendant un hommage passionné aux morts de la France Combattante, le 18 juin 1943 à l'Albert Hall de Londres, Pierre Brossolette s'efforce de mobiliser les « Français de Grande-Bretagne » (c'est-à-dire, rappelons-le, un auditoire qui dépasse la seule France Combattante) au service de l'entreprise gaullienne et, plus largement, de la rénovation à venir de la France.

**Contexte**

Organisée par l'association « Les Français de Grande-Bretagne » afin de célébrer le troisième anniversaire de l'appel du 18 juin 1940, la cérémonie du 18 juin 1943 se déroule à l'Albert Hall de Londres en l'absence du général de Gaulle. Depuis le 31 mai précédent, celui-ci est à Alger où il a entamé son bras de fer avec le général Giraud. Ce même 18 juin, le fondateur de la France Libre dépose une gerbe au monument aux morts de la Grande Guerre et prononce un discours radiodiffusé.

Membre éminent de la France Combattante, très influent au BCRA et connu pour son talent oratoire qui fait que, depuis le 29 mai, il remplace Maurice Schumann au micro de la BBC, Pierre Brossolette est naturellement sollicité pour la cérémonie londonienne. Désigné comme premier orateur, il lui revient le redoutable honneur de mobiliser et de dynamiser son auditoire. Il choisit pour ce faire de prononcer un vibrant hommage aux morts de la France Combattante avant de demander une minute de silence pour saluer leur mémoire. À sa suite, prennent successivement la parole une jeune fille récemment arrivée de France et prénommée Lucienne, Pierre Bloch, Louis Jacquinot, Henri Queuille, Guy Baucheron de Boissoudy, le caporal Baranger, héros de la campagne de Tunisie, l'amiral Georges Thierry d'Argenlieu, René Cassin et enfin le général François d'Astier de la Vigerie. La cérémonie s'achève sur l'audition de « l'appel au peuple français » lancé le 22 juin 1940 par le général de Gaulle.

**Commentaire**

Pierre Brossolette commence par inscrire la France Combattante dans la glorieuse histoire de France à la suite des « prodiges » de Jeanne d'Arc, des soldats de l'an II et des « héros de la Marne et de Verdun ». Volontaires du refus, les morts de la France Combattante incarnent à ses yeux « l'esprit de sacrifice ». Après avoir rappelé que ces femmes et ces hommes ont dû braver la mort pour « pouvoir la briguer », il énumère les voies et les moyens de leur ralliement à la bannière à croix de Lorraine. Ce faisant, l'ancien élève de la rue d'Ulm pétri de culture classique n'hésite pas à puiser aux sources de l'épopée de l'Antiquité grecque. Ses propos forment un lointain écho à ceux de Périclès évoquant, selon Thucydide, les héros athéniens morts contre Sparte. Au passage, Brossolette fait de l'entreprise française libre puis combattante le but ultime, depuis 1940, de toutes celles et de tous ceux qui n'ont pas accepté l'abdication, l'érigent ainsi en cœur battant de la Résistance française. En 1933, dans les colonnes de *Notre Temps*, il lui était arrivé d'écrire à propos de la Grande Guerre : « Nous sommes entrés dans la vie à un moment où la mort seule avait de la grandeur, mais où elle était absurde ». Dix ans plus tard, il souligne le sens tout particulier que prend la mort des

résistants et des Français libres, une mort qui commande à la vie des tenants du « non » et devient chez eux recherche d'un dépassement par accomplissement de soi.

L'orateur égrène ensuite la litanie des morts glorieux de la France Libre auxquels répondent les « morts du combat souterrain de la France », ces résistants de l'intérieur qu'il connaît bien pour avoir très tôt partagé leur lutte. Parmi ces « morts de la France Combattante », il choisit de nommer quelques uns des plus emblématiques à ses yeux : ceux tombés à la fin de janvier 1941 lors du raid effectué par les Français libres et les Britanniques sur l'oasis libyenne de Mourzouk ; les morts de Bir Hakeim et ceux de la Marine marchande disparus dans l'Atlantique Nord, ceux d'El Alamein et les soldats de la colonne Leclerc tombés lors du combat d'El Hamma à la fin de la campagne de Tunisie ; les marins des corvettes *Alysse* et *Rennes* et du chasseur *Mimosa* des FNFL, les aviateurs des FAFL, les sous-mariniers du bâtiment géant *Surcouf* qui sombra corps et biens le 19 février 1942 et ceux du *Narval* disparu au cours d'une patrouille le 16 décembre 1940 ; Honoré d'Estienne d'Orves et Gabriel Péri, l'ancien Dominicain Jacques Savey devenu capitaine dans les FFL et qui a été tué dans la nuit du 10 au 11 juin 1942, lors de la sortie de Bir Hakeim, ou encore le lieutenant de réserve Jean Dreyfus qui, après s'être assuré de la poste centrale d'Alger dans la nuit du 7 novembre 1942 à la tête d'un petit groupe d'hommes, a été abattu d'une rafale de fusil-mitrailleur dans le dos alors qu'il était sorti pour parlementer.

Cet appel aux morts, cette ode au courage et au sacrifice vient nourrir le légendaire résistant vital pour la survie de l'esprit du 18 Juin, c'est-à-dire, affirme Pierre Brossolette, pour la patrie renaissante. En énumérant des héros de confessions et d'engagements variés mais tous tombés pour la France et parmi lesquels, notons-le, plusieurs Compagnons de la Libération, il plaide à nouveau pour l'union. Liés par leur refus initial et forts du souvenir de leurs camarades disparus, les Français combattants sont ainsi appelés à se rassembler derrière le général de Gaulle afin de poursuivre la lutte. Et l'orateur de conclure en évoquant la renaissance future de la France libérée. En mourant pour elle, les héros ont lavé la patrie de son impuissance et de ses fautes d'avant-guerre. En lui sacrifiant leur jeunesse et leur enthousiasme, ils ont amorcé sa rénovation. La mission de leurs camarades survivants est de poursuivre le combat et de « les continuer ».

Ce texte est l'un plus beaux que Brossolette ait écrits. Prononcé par un homme qui, le 22 mars 1944, après avoir été capturé au terme de sa troisième mission clandestine (19 septembre 1943 – 3 février 1944), choisira de se suicider pour ne pas parler sous la torture, il prend une dimension toute particulière. Le chantre des « soutiers de la gloire » a en quelque sorte trempé sa plume dans son sang pour écrire son oraison funèbre.

## Transcription

L'Histoire de notre pays n'est qu'une suite de prodiges qui s'enchaînent : prodige de Jeanne d'Arc, prodige des soldats de l'an II, prodiges des héros de la Marne et de Verdun, voilà le passé de la France. Ma mission est ce soir de rendre hommage à ceux par le prodige desquels la France conserva un présent et un avenir, les morts de la France combattante.

De tous les morts dont la chaîne innombrable constitue notre trésor de gloire, ceux-là plus qu'aucuns autres incarneront, dans sa pure gratuité, l'esprit de sacrifice. Car ils ne sont point morts en service commandé : un chiffon de papier, signé, par dérision, dans la clairière de Rethondes, les avait déliés du devoir de servir. Ils ne sont point morts, volontaires pour une mission qu'on leur offrait : un pouvoir usurpé ne demandait des volontaires que pour l'abdication. Ce sont des hommes à qui la mort avait été interdite sous peine capitale, et qui ont dû d'abord la braver pour pouvoir la brigrer. L'histoire un jour dira ce que chacun d'eux a dû d'abord accomplir pour retrouver dans la France combattante son droit à la mort et à la gloire. Elle dira quelles Odyssées il leur aura fallu passer pour s'immortaliser dans leurs Iliades. Passagers clandestins des derniers bateaux qui se sont éloignés de la France terrassée, humbles pêcheurs franchissant sur des barques les tempêtes de la Manche, marins et coloniaux ralliant des convois ravagés par la torpille, risque-tout affrontant les Pyrénées, prisonniers évadés des camps de l'ennemi, détenus évadés des bagnes de la trahison, il a suffi qu'en ces jours de juin dont nous fêtons l'anniversaire, un homme leur ait crié : « Je vous convie à vous unir avec moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance », pour qu'ils se lèvent tous, pour que ceux qui n'appelaient plus la mort que comme une délivrance, accourent y chercher un accomplissement, et pour que d'un seul geste sortant du banal ils entrent dans le sublime.

Et voici maintenant que dans le ciel limpide de leur gloire, ils se parlent comme les sommets se parlent par-dessus les nuées, qu'ils s'appellent comme s'appellent les étoiles. Entrés déjà dans la légende ou réservés pour l'histoire, les morts prestigieux de Mourzouck et de Bir Hakeim répondent aux morts stoïques de la Marine marchande ; tombés sous le drapeau déployé d'El Alamein et d'El Hamma, les soldats de Leclerc et de Koenig répondent aux marins qui ont coulé, sous le pavillon haut de l'*Alysse*, du *Rennes* et du *Mimosa* ; foudroyés dans ce dixième de seconde où les yeux peuvent fixer les yeux de l'adversaire, les pilotes de nos groupes et de nos escadrilles répondent aux sous-mariniers du *Surcouf* et du *Narval*, à qui une lente agonie a fait attendre encore la mort après qu'ils l'eurent trouvée. Et là-bas, dans la nuit du martyr et de la captivité, la voix pathétique qui leur répond, c'est la voix des morts du combat souterrain de la France, élite sans cesse décimée et sans cesse renaissante de nos réseaux et de nos groupements, otages massacrés de Paris et de Châteaubriant, fusillés dont les lèvres closes sous la torture ne se sont descellées qu'au moment du supplice pour crier : « Vive la France ! ».

Ce qu'ils étaient hier, ils ne se le demandent point l'un à l'autre. Sous la croix de Lorraine, le socialiste d'hier ne demande pas au camarade qui tombe s'il était hier Croix-de-Feu. Dans l'argile fraternelle du terroir, d'Estiennes d'Orves et Péri ne se demandent point si l'un était hier royaliste et l'autre communiste. Compagnons de la même Libération, le père Savey ne demande pas au lieutenant Dreyfus quel Dieu ont invoqué ses pères. Des houles de l'Arctique à celles du désert, des ossuaires de France aux cimetières des sables, la seule foi qu'ils confessent, c'est leur foi dans la France écartelée mais unanime.

Colonels de trente ans, capitaines de 20 ans, héros de 18 ans, la France combattante n'a été qu'un long dialogue de la jeunesse et de la vie. Les rides qui fanaient le visage de la Patrie, les morts de la France combattante les ont effacées ; les larmes d'impuissance qu'elle versait, ils les ont essuyées ; les fautes dont le poids la courbait, ils les ont rachetées. En cet anniversaire du jour où le général de Gaulle les a convoqués au banquet sacré de la mort, ce qu'ils nous demandent ce n'est pas de les plaindre, mais de les continuer. Ce qu'ils attendent de nous, ce

n'est pas un regret, mais un serment. Ce n'est pas un sanglot, mais un élan.